



Le Gourgandin

Françoise Rey



LIVRE NUMERIQUE

collection

Le gourgandin

Françoise Rey

© Editions Livrior pour la version Numérique, Juillet 2011
ISBN : 2-9156-2974-9-Vers.PDF
Crédits Photo de couverture : © Kletr- Fotolia.com



3, place de la fontaine
38120 Le Fontanil
www.livrior.com

Table des matières

Chapitre premier	5
Chapitre 2	10
Chapitre 3	13
Chapitre 4	15
Chapitre 5	17
Chapitre 6	21
Chapitre 7	26
Chapitre 8	30
Chapitre 9	32
Chapitre 10	37
Chapitre 11	41
Chapitre 12	47
Chapitre 13	49
Chapitre 14	53
Chapitre 15	55
Chapitre 16	60
Chapitre 17	62
Chapitre 18	64
Chapitre 19	65
Chapitre 20	68
Chapitre 21	70
Chapitre 22	71
Chapitre 23	76
Chapitre 24	77
Chapitre 25	86
Chapitre 26	87
Chapitre 27	89
Chapitre 28	93
Chapitre 29	96
Chapitre 30	97
Chapitre 31	98
Chapitre 32	101
Chapitre 33	102
Chapitre 34	103
Chapitre 35	104
Chapitre 36	106

Chapitre 37	109
Chapitre 38	110
Chapitre 39	115
Chapitre 40	116
Chapitre 41	119
Chapitre 42	123
Chapitre 43	124
Chapitre 44	127
Chapitre 45	128
Chapitre 46	137
Chapitre 47	142
Chapitre 48	144
Chapitre 49	146
Chapitre 50	147
Chapitre 51	148
Chapitre 52	151
Chapitre 53	154
Chapitre 54	155
Chapitre 55	156
Chapitre 56	157
Chapitre 57	158
Chapitre 58	159
Chapitre 59	160
Chapitre 60	161
Chapitre 61	162
Chapitre 62	163
Chapitre 63	166
Chapitre 64	168

**(Portrait de ton mari comme tu ne l'as jamais vu)
Avertissement à sa femme (qui ne le reconnaîtra pas)**

Christine,

J'ai changé ton prénom. Pour de banales raisons dites d'éthique. Par prudence aussi. J'ai changé la profession de ton mari, et le décor de ses agissements, c'est-à-dire son lieu de travail. J'ai inventé une fumeuse boîte de province, avec un directeur, des employés, des ordinateurs, tout ce qu'il y a de plus nébuleux et passe-partout. Prudence inutile, j'en suis sûre. Même si j'avais situé les événements dans leur cadre exact, même si je t'avais interpellée ici par ton vrai patronyme, rien ne t'aurait touchée, alertée, dérangée. D'abord parce que tu ne lis pas mes livres. Ensuite parce que, sans rien transformer de celui que je vais dépeindre dans ce récit, j'en trace un portrait que forcément tu ne reconnaîtras pas.

Chapitre premier

Samedi 11 janvier

Hier, il fêtait ses quarante-cinq ans. Réunion amicale à l'étage informatique, pour une pause spéciale obtenue auprès du directeur, qu'il tutoie. Il avait pensé à convier les petites manipulatrices du bout du couloir, celles qui ne sortent jamais de leur salle vrombissante. Exceptionnellement elles étaient venues, douces et souriantes, émues. Elles sont amoureuses de lui. Elles aussi. Il servait à boire en ronchonnant un peu, en encourageant ses convives à le faire eux-mêmes. Le vin était bon. Les brioches parfaites. Il s'est approché de moi, une bouteille à la main, en marquant les étapes nécessaires. Un arrêt pour le verte de Myriam, un autre pour celui d'Isabelle. Enfin, le mien. Il en a sûrement servi d'autres, je n'y ai pas fait attention.

A un moment donné, après deux verres bus, je me suis abandonnée à considérer son visage, pas beau dans le détail et si séduisant. J'ai regardé son menton d'enfant, son nez de boxeur, ses sourcils de diable, que j'ai lissés d'un geste machinal, habituel. Pourquoi, lorsque je me laisse aller avec lui, à l'intimité d'une habitude, faut-il que je pense tout de suite à toi ? J'ai dit : « Pourquoi ta femme ne t'épile-t-elle pas les sourcils ? Hi es de plus en plus méphistophélique. - Elle a perdu sa pince », a-t-il répondu. Puis, jouant de son regard doré, tendre et malicieux, il s'est voulu tout gentil, tout modeste pour demander : « Dis, tu m'épileras les sourcils, un jour ? » J'ai simulé une indifférence blasée et énigmatique : « Faut voir... » et j'ai caressé la barbe d'André, qui était à côté de moi. Alors, affectant un ostensible dépit, il m'a traitée, une fois de plus, de gourgandine. C'est un mot de passe entre nous. Un mot apparemment joli, comme ça, innocent et badin. En fait, il est plein de souffrance secrète et d'amertume. Grâce à ton mari, Christine, je suis en mesure de t'affirmer que ce terme possède un masculin, et que le gourgandin vaut largement la gourgandine. Un peu plus tard, à la fin de la petite fête, le hasard me fait croiser ton gourgandin de mari dans le hall du troisième. Nous étions seuls, et son regard brillait. J'en ai senti la chaleur sur ma joue, sur ma bouche, et j'ai cessé de lutter pour un infime instant. Lequel de nous deux a pris l'autre par le bras ? Magie des corps qui se nouent miraculeusement, comme pour un ballet mille fois exécuté. J'ai compté encore récemment (je compte si souvent, et j'oublie, et je m'étonne chaque fois) : cela fera sept ans au mois de juin que je couche avec ton mari. Enfin, cela ferait sept ans, si je couchais encore avec lui au mois de juin... Mais cela ne sera sûrement pas, puisque j'ai décidé que plus jamais... Des espoirs et désespoirs multiples me déchirent à envisager l'avenir ainsi, bien limité à mes résolutions, ou capricieux et traître à mon engagement...

Nous voici donc bras dessus bras dessous, à nous promener dans les couloirs, moi, bien piètre héroïne d'une abnégation branlante, en train de lui confier : « mon état d'ébriété passagère m'autorise à t'avouer que je t'aime toujours. » Et son merveilleux regard pailleté de resplendir, et sa bouche de sourire, et d'avouer à son tour : « Mais... moi aussi... » Nous ralentissons le pas, unis par le même désir tacite de retarder la séparation qui doit s'effectuer au seuil de mon bureau où il me raccompagne. Je sens la tiédeur de son bras sous le mien, la solidité de son grand corps que j'aimerais étreindre, je vole littéralement dans ce couloir ciré où je ne m'aventure d'habitude qu'avec circonspection. Et soudain, sans rime ni raison (ou alors l'euphorie m'a si fort étourdie que j'ai eu une absence de quelques secondes), sans lien logique avec le dialogue précédent, ni surtout avec la trêve délicieuse que nous nous accordons, il déclare : « Tu sais comment ils m'appelaient, les copains du foot, quand j'étais jeune ? Ils m'appelaient "la Trique"!»

Voilà. Toute l'histoire est là. Je sais, on dirait une mauvaise réplique d'un film à prétention satirique sur la vulgarité des beaufs... Et moi, pauvre imbécile, au lieu de m'insurger : « Pourquoi tu me dis ça ? Ça t'amuse de te couler dans la peau d'un beauf vulgaire ? » ou bien : « Qu'est-ce que ça peut me fiche ? », moi la gourgandine flattant le gourgandin, et pleine d'une triste rancune, et buvant jusqu'à la lie l'acide calice de mon infect rôle, j'ai répondu : « Et maintenant, on t'appelle "la double trique" ? » Il a vaguement nié, embarrassé, chatouillé dans sa vanité, sans doute perplexe aussi, et se demandant : « Mais pourquoi j'ai dit ça ? C'est complètement idiot. »

Je te le jure, Christine, cet échange, je n'aurais pas osé l'inventer dans un livre. Ce sont vraiment les propos que nous nous sommes tenus... Nous étions arrivés à mon bureau. Des filles étaient là, qui chuchotaient d'un air détendu. Il s'en foutait et moi aussi. Il a fini par me lâcher le bras...

Quelques minutes plus tard, Isabelle est entrée précipitamment, avec son manteau. Elle m'apportait le dossier que je lui avais demandé. Elle a dit : « Je me sauve vite, je vais chez le dentiste », et j'ai commencé à souffrir.

J'avais pris mes précautions. Je le connais, l'animal. Sûrement voudrait-il marquer sa journée anniversaire d'un petit extra, d'une galipette drôle. Enfin, drôle... Je ne crois pas qu'il fasse des galipettes pour la drôlerie, somme toute, ton coureur de mari. Je crois simplement qu'il éprouve un immense et trop banal besoin de se rassurer, qui ne guérit pas avec le temps, au contraire. Plus il avance en âge, plus il est avide de conquêtes, c'est-à-dire de preuves qu'il existe toujours, qu'il séduit toujours. « Quarante-cinq ans, et j'ai les plus jolies femmes de la boîte, et je les saute allègrement et je les rends dingues de plaisir... » C'est vrai que vu comme ça, ça fait vraiment beauf bronzé ridicule à la Reiser ou à la Leconte. J'en ai mal à mon amour de lui, mal à un endroit indéfinissable de ma jalousie, qui n'est ni le cœur ni le sexe, ou alors un peu des deux... Toujours est-il que j'ai appris à redouter cette douleur méchante, que j'en sens venir les occasions et les crises et que, maintenant, je me caparaçonne.

Ma parade, hier, c'était Alfred. Alfred me voue une tendresse amoureuse et sensuelle que je n'ai rencontrée nulle part ailleurs. Moi, je n'éprouve pour lui qu'une amitié douce, et une infinie reconnaissance parce qu'il sait, lui seul, engourdir mon corps, l'alanguir, le transporter rien qu'en y posant deux doigts timides, et en les y promenant suavement, lentement, interminablement. Jamais un homme ne m'a touchée avec plus de délicatesse, plus d'intuition, plus de génie qu'Alfred... Je suis toujours sortie de ces bains de caresses comme pétrie et allégée de volupté, toute neuve, rajeunie, détendue, lavée de tout, et flottant positivement dans l'espace. A tel point qu'un nouveau besoin m'habite depuis quelque temps, le besoin spasmodique, régulier et précis d'« être touchée par Alfred », comme je pourrais ressentir, à force d'accoutumance heureuse, celui d'aller au hammam, ou de faire du jogging, ou de voir la mer...

J'avais dit à Alfred, tandis que nous buvions tous deux à la santé de ton mari : « Qu'est-ce que tu fais entre midi et deux ? » Il m'avait répondu, laconiquement, mais avec un coup d'œil éclairé par l'espérance : « Cantine. » Je l'avais alors invité : « Tu viens boire le café chez moi, après ? » Alfred ne boit jamais de café. Il a dit « d'accord » très vite...

Alfred était en retard à notre rendez-vous. J'ai cru qu'il ne viendrait pas. Je n'étais ni triste, ni déçue, ni soulagée. Absolument tranquille. La douleur causée par l'éclipsé d'Isabelle et son excuse tordue du dentiste s'était estompée, je l'avais jugulée rien qu'avec ce pauvre artifice : l'attente clandestine d'Alfred, la petite excitation de tromper un peu ton mari, d'avoir organisé, d'une façon perverse, cette tromperie juste après lui avoir dit que je l'aimais toujours, juste après m'être laissé servir un verre de son vin d'anniversaire...

Finalement Alfred est arrivé, pressé, amusé. « Je ne me rappelais plus que je n'avais pas ma voiture aujourd'hui... Il a fallu que j'en emprunte une. Et comme ils étaient tous au bistrot, j'ai attendu pour demander celle de Jean-Jean... »

Son discours s'est mis à m'intéresser prodigieusement. « Tous au bistrot ? qui ? » Il a cité des noms, dont celui d'Isabelle et celui de ton mari. Une allégresse idiote a éclaté dans ma tête. Isabelle n'était donc pas avec le gourgandin ! Ou alors... Je me suis mise à calculer le temps qu'il leur aurait fallu pour se retrouver quelque part, puis revenir au bar vers les treize heures. C'était possible, mais peu probable. Isabelle a trop de problèmes en ce moment pour se permettre de recevoir quelqu'un chez elle. L'hôtel, aux environs de la boîte, il n'y faut pas compter. Ton mari n'est pas homme à se compromettre dans un quartier où on le connaît. La voiture, dans un parking ? C'est elle que j'imagine mal s'envoyer en l'air sur le siège arrière. Quoique... à force de vouloir marcher sur mes traces... Trêve d'égoïsme, il était plus logique de conclure qu'ils ne s'étaient pas vus... Une joie mauvaise m'a fait demander à Alfred pourquoi il n'avait pas emprunté la voiture de ton mari. Une joie naïve l'a fait sourire : « Je n'ai tout de même pas osé. » Alfred connaît l'ampleur de mon « aventure » avec le gourgandin, en a été quelquefois le témoin crucifié, croit une fois pour toutes ce que je lui en ai dit : « C'est fini, fini », et s'égayé à l'idée de narguer l'amant éconduit, sans en avoir l'audace...

J'étais un peu déçue, finalement, d'avoir raté le bistrot, déçue aussi de la discrétion d'Alfred. Voici une chose que ton mari refuserait d'admettre, Christine : chaque fois que je l'ai trompé, c'était pour qu'il le sache. C'était à cause de lui, et pour lui. Est-ce que ça s'appelle « tromper », alors, dans ce cas ? Non, n'est-ce pas ? Et n'est-ce pas que cela n'a rien à voir avec ses petites cochonneries par en dessous à lui, vite enfouies comme des ordures de chat ? C'est peut-être aussi un peu pour cette raison, parmi tant d'autres, que je te dédie ce livre : pour qu'à ton indignation, à ta surprise écoeurée, si jamais tu comprenais tout, si tu reconnaissais l'abominable traître, on mesure sa duplicité... Pour qu'à ta tranquille indifférence, puisque tu ne le reconnaîtras pas, on juge ses dispositions pour la fourberie...

Pour conjurer mon déçue, pour fêter le dentiste d'Isabelle, pour tromper ton mari et pour passer un moment d'ineffable oubli, j'ai couché ma tête sur les genoux d'Alfred, qui s'était assis dans le canapé en refusant de boire du porto, et je lui ai dit : « Caresse-moi. »

Sa main ferme a divagué sur moi, d'abord sur mon cou, sous l'oreille, sous le menton, le long de la mâchoire, derrière la nuque, à la racine des premiers cheveux... Il tire légèrement quelques mèches, les soulève, les ébouriffe à peine, revient, au creux du sillon de la clavicule, jusqu'à l'encolure de ma veste décollée, boutonnée bas sur la dentelle d'un body noir. Il en suit le feston, effleure le début de mes seins, repart à mon omoplate, courbe son visage jusqu'à moi, m'embrasse doucement entre lobe et maxillaire, dans un petit nid à frissons qu'il révolutionne de son souffle ardent, de sa bouche tendre... Déjà mon dos ondule sous ses doigts comme une mer où courent des alizés chauds, ma poitrine monte à la rencontre de ses phalanges de magicien... Il arrondit sa paume autour de mon épaule extasiée, la dénude avec des lenteurs exquis, mon bras glisse tout entier hors de ma manche, il le flatte et le charme comme un serpent, et comme un serpent, mon bras, doué soudain d'une vie propre, d'une lascivité consentante et éperdue, coulisse dans le bracelet de ses doigts, s'y caresse, s'y affole, mon bras n'est plus, de l'aisselle au poignet, qu'un long python voluptueux qui danse de plaisir, ma main s'ouvre et se ferme comme un cœur qui palpite, partout ma peau frémit d'attente et de gratitude, un bien-être fabuleux m'envahit, définit mes formes, assouplit mes lignes, alourdit ma chair et fait battre mon sang ainsi qu'une huile épaisse et tiède, dont je crois entendre le murmure soyeux dans mes oreilles... Je suis terrassée d'une extase complète, je gémiss à chaque courbe que l'on décrit sur moi, à chaque voyage je chantonne et je m'offre davantage, l'instant sort du temps, de l'espace et des lois humaines, je plane de l'esprit et du corps... Ce type a vraiment sur moi un pouvoir incontestable... Du fond de mon euphorie, je trouve la force de m'en étonner encore, de lui faire d'absurdes remarques d'une voix comateuse : « Ta femme a bien de la chance... - Mais, dit-il, je ne la caresse pas comme ça... Il n'y a que toi... » J'ai peine à y croire, mais l'incrédulité ne bouleverse en rien ma béatitude... Mon corps à présent est une bulle de savon dans un bain de mousse...

Cependant, au bout d'un moment indéterminé, je m'aperçois qu'il me déshabille juste en face de la grande baie vitrée. Je secoue ma délectable torpeur pour proposer une migration vers la chambre, plus secrète, et je fiche, bien sûr, tout par terre. Car dans la chambre, j'achève de me dévêtir seule. L'entrevue prend une allure de visite médicale, et je me revois soudain avec ton mari, ma pauvre Christine... Certes, Alfred va reprendre ses caresses, plus amples et plus libres, cette fois. Mais, conditionnement absurde, parce que je suis nue, et protégée des regards indiscrets, et seule avec cet homme, je vais niatement lui demander, sans même en mourir d'envie, d'ailleurs, qu'il me baise. Ce dont il est incapable. « Je crois qu'avec toi, explique-t-il gentiment, j'aurai toujours un complexe... » Moi qui ne nourris, pour son corps à lui, pas l'ombre d'un désir, je ne tente aucun des gestes qu'il faudrait pour redresser la situation, m'abandonne à l'onction bienfaisante de ses doigts, que je guide platement, que j'accompagne, que je seconde, et qui me font jouir vite et moyennement...

A présent, je voudrais qu'il s'en aille tout de suite. Lui ne l'entend pas ainsi. Me force à me recoucher, me reprend contre lui, m'embrasse, me câline, m'agace... Ses mains ont perdu leur pouvoir. Ou presque. Ses mots m'émeuvent. « Tu es superbe », répète-t-il. Ton mari, Christine, m'a bien peu souvent trouvée superbe. Et l'a dit encore moins souvent Et je ne l'ai pas forcément aimé plus quand il le disait que quand il ne le disait pas.

Alfred se rhabille enfin, me fait promettre de passer une après-midi avec lui dès que je serai libre. Je dis oui, à tout hasard... Dans ma tête, bizarrement, repasse la toute première fois où j'ai couché avec ton mari. Où j'ai entendu parler de toi. Où je me suis relevée du lit fatiguée, mi-égayée, mi-épouvantée par un fiasco que je croyais sans lendemain. Où j'ai eu, pour toi, une pensée pleine de commisération, et d'admiration.

Le livre que je porte en moi depuis bientôt sept ans, dont je noircis les premières pages aujourd'hui, c'est ce soir-là qu'il a commencé à germer...